



150000 balles de dentiste.



alors!

Pays de Galles

REPORTAGE

À l'image de sa sélection, de retour en coupe du monde après soixante-quatre ans d'attente, la nation au dragon rouge connaît depuis quelques années un regain de popularité. Surtout, Gareth Bale et sa bande sont devenus les nouveaux porte-étendards de la **welshness**, cette identité nationale dont la revendication et la mise en avant rendent cool. De là à susciter des envies d'indépendance, alors que se profile un choc contre le voisin anglais au premier tour? *Par Julien Driez et Arthur Jeanne, à Caerdyfan et Cardiff (Pays de Galles) / Photos: Icon Sport et JD*



C'est un vieux monsieur de 79 ans qui chante sous la pluie et c'est tout un peuple qui reprend à l'unisson. "Er gwaetha pawb

a phopeth" ("Malgré tout et tout le monde"), "Ry'n ni yma o hyd", ("Nous sommes toujours là"). Deux strophes qui filent la chair de poule.

Ce 5 juin 2022, le Pays de Galles vient de composer son ticket pour le Qatar au terme d'une finale de barrage haletante, remportée face à l'Ukraine sur la pelouse du Cardiff City Stadium grâce à un coup franc de Gareth Bale. Soixante-quatre ans après leur unique participation au mondial et une élimination en quarts de finale face au Brésil de Pelé, les Dragons vont de nouveau goûter au frisson d'une coupe du monde. Alors, au coup de sifflet final, Dafydd Iwan s'est avancé au milieu de la pelouse pour entonner *Yma O Hyd*, comme il l'a fait avant le match, comme il l'avait fait aussi, avant la demi-finale face à l'Autriche. Le chant nationaliste qu'il a composé quarante ans plus tôt est devenu l'hymne officiel de tout un peuple. Les joueurs ont revêtu l'attribut-signature de leurs supporters, le bob tricolore. Ils se sont parés du Ddraig Goch, le célèbre drapeau au dragon rouge. Ils ont encerclé le vieil homme pour chanter avec lui. Même Bale le golfeur, habituellement distant, semble habité par le souffle épique de la chanson. Le Red Wall, le nom donné aux fans gallois, fait les chœurs. Plus que les 33 280 supporters, c'est d'ailleurs toute une nation qui dégouline sa fertilité, à l'unisson et –surtout– en langue galloise. Comme si elle voulait expier six décennies de frustration, sur le terrain comme en dehors. Des illusions perdues de la génération de Ryan Giggs et Mark Hughes à la fermeture des mines de charbon par Margaret Thatcher, de la qualification à la World Cup américaine manquée d'un rien face à la Roumanie en 1993 à la crise économique qui fait mourir la région des Valleys. Comme si elle invoquait le fantôme de Gary Speed ou adressait un message à ce Westminster qui les toise depuis Londres. Cette qualification est à la fois un exutoire et la célébration d'un pays et de son identité. Ils sont toujours là. *Yma O Hyd*.

Brouhaha et Caernarfon

À 300 kilomètres au nord de Cardiff se trouve Caernarfon. Pour s'y rendre, il faut compter cinq heures de tortillard (la faute à un réseau ferroviaire totalement délabré), jusqu'à Bangor, avant de s'enquiller une demi-heure de bus supplémentaire pour finalement, sous une pluie torrentielle, débarquer sur les rives de la mer d'Irlande et tomber nez à nez avec un château bâti au XIII^e siècle. L'édifice est devenu depuis un symbole, puisque c'est dans cette forteresse qu'est né Édouard II, premier prince de Galles de l'histoire, en 1284. Le symbole d'une trahison, en réalité. À l'époque, les Gallois, refusant qu'un Anglais les dirige, avaient exigé qu'un homme non-anglophone et né en terre galloise soit leur futur roi. En guise de réponse, Édouard I^{er}



Dafydd Iwan.

leur présenta son bébé, né à Caernarfon et effectivement incapable de parler un traître mot d'anglais, puisque incapable de s'exprimer tout court. C'est peut-être en raison de cette duperie originelle qu'à Caernarfon, on se sent farouchement gallois, avant de se sentir britannique. Aujourd'hui, la ville est d'ailleurs considérée comme la capitale informelle des galloisants puisqu'ici, 87% de la population locale (un peu moins de 10 000 habitants) manient encore la langue au quotidien. Ce qui ne signifie pas pour autant que l'anglais n'a pas le droit de cité, comme le confirme Judith, qui, entre deux taffes qu'elle tire péniblement sur sa roulée devant l'un des rares pubs ouverts en soirée, affirme que les touristes sont nombreux à visiter ce bourg pittoresque tout au long de l'année. Quand on souhaite savoir si le nom de Dafydd Iwan lui dit quelque chose, Judith répond malicieusement: "Qui ne connaît pas Dafydd ici? Demandez à n'importe quel taxi de vous déposer chez lui, il ne vous demandera même pas l'adresse."

Effectivement, le lendemain, un chauffeur aux allures de *gentleman farmer* ajuste le col de sa veste Barbour au moment de démarrer le taximètre puis, sans piper mot, démarre sa vieille Volvo plein gaz en direction de Caethro, un hameau perché dans les faubourgs de Caernarfon. Sur le pas de la porte de l'élégant cottage qu'il occupe avec sa seconde épouse et son chien de berger, Dafydd fait signe d'entrer rapidement, cette satanée pluie vient de recommencer à tomber. Né en 1943 à Brynamman, un village au nord de Swansea, situé à l'ombre d'Y Mynydd Du, la montagne noire, Dafydd a vécu la majeure partie de sa vie

à Cardiff. Mais en 1998, l'appel du Gwynedd, ce comté rural du Nord-Ouest où il a grandi, est devenu trop fort: "C'est pour cela que j'ai fini par me réinstaller à Caernarfon: pour continuer d'être entouré de gens qui parlent le gallois", justifie le presque octogénaire en guise d'introduction. Bien avant de transformer les stades en karaokés géants, Dafydd Iwan a connu mille vies, toutes centrées autour de la cause galloise. En 1969, il compose la chanson humoristique *Carlo* à l'occasion du couronnement du prince de Galles au château de Caernarfon. Un signe de défiance envers celui qui se fait désormais appeler Charles III et qui a alors valu au chansonnier d'être considéré comme "l'ennemi public numéro un", selon ses propres termes. Puis, il y a eu la prison. Trois mois exactement, pour avoir peint des panneaux routiers en vert, afin d'exiger leur traduction en gallois, et refusé ensuite de payer les amendes. De cette courte expérience derrière les barreaux, Dafydd retient avant tout "la déshumanisation" dont sont victimes les prisonniers, "réduits à des simples numéros" par des matons venus d'Angleterre, lesquels l'empêchaient de parler gallois au parler, "par crainte que nous n'utilisions notre langue pour conspirer". De quoi renforcer un peu plus sa conviction d'indépendantiste, même si ses futurs engagements seront plus conventionnels. Il est notamment devenu président du Plaid Cymru, littéralement le Parti du Pays de Galles, entre 2003 et 2010. Mais faire de la politique politicienne n'a jamais été sa tasse de thé, avoue-t-il devant un café et des scones apportés par sa femme. "Je n'ai jamais cherché à être élu. La présidence du Plaid Cymru, c'était un moyen de faire

"Les bons résultats de la sélection ont redonné un second souffle à notre langue car elle l'a intégrée dans son identité. Notre nationalisme est redevenu un truc cool et le football y est pour beaucoup"

Laura McAllister, professeure à l'université et ancienne capitaine de l'équipe nationale féminine galloise



“Le football a donné du sens à la ‘welshness’. Autrefois, c’était vu comme un truc ringard. Quand on nous demandait ce que c’était, on répondait *‘Tom Jones, le rugby et les moutons’* et je ne me suis jamais identifié à ça...”

Ryan March, supporter et créateur du fanzine *Alternative Wales*

le lien entre les militants indépendantistes et nos représentants à la Senedd.” Cette assemblée nationale galloise, née en 1997, est directement liée à l’histoire de Dafydd. En 1979, Westminster offre en effet aux Gallois un projet de dévolution du pouvoir visant à créer un parlement régional. Pour les nationalistes, cette initiative se solde par un échec: avec près de 80% de non, le référendum est massivement rejeté par la population, plutôt conservatrice, tandis que le mouvement nationaliste se situe lui, comme en Écosse, à gauche de l’échiquier politique. “Derrière, Maggie Thatcher est arrivée au pouvoir et a commencé à fermer nos mines les unes après les autres, soupire Iwan. À ce moment-là, les gens ont commencé à changer d’avis par rapport à la relation du Pays de Galles avec Londres. Et c’est pour cela qu’en 1997, quand un nouveau référendum a

été proposé, les résultats ont été totalement différents.” Dafydd s’est mis à composer et à interpréter des chansons à la fin des années 70, après cette première consultation ratée, un divorce et la mort de son père. Une sale époque. “C’est dans ce contexte que j’ai écrit le texte d’Yma o Hyd. C’était une manière de garder espoir face aux difficultés.” Avec son air entraînant et ses paroles aux accents épiques, cette ballade devient rapidement un succès populaire. D’abord jouée dans les eisteddfodau, ces festivals de musique et de poésie où Dafydd officie régulièrement, elle finit par trouver sa place dans les enceintes sportives. “Cela fait longtemps qu’on la joue avant les matchs du Wrexham AFC, un club de D1 locale, mais aussi au rugby, à chaque fois que les Scarlets de Llanelli marquent un point. D’ailleurs, combien de fois ai-je dit à Stephen Jones (ancien ouvrier

gallois, ndlr) qu’il m’avait fait perdre de l’argent en manquant une transformation?!”, se marre le troubadour. Alors, quand il a chanté *Yma O Hyd* le soir du match face à l’Ukraine, Dafydd Iwan a vu sa vie défiler. Des décennies de combat et d’engagement pour la défense de la langue et de l’identité galloise pour en arriver là: 30 000 personnes qui scandent cette “chanson de survie”, selon ses termes. “C’est l’un des moments les plus émouvants de ma vie, s’émeut-il. Mais si vous me demandez pourquoi ce morceau est devenu aussi populaire, même pour les gens qui ne maîtrisent pas notre dialecte, honnêtement, je n’ai pas de réponse. Je suppose qu’il provoque des émotions.” Probablement. En tout cas, quelques jours après la qualification de la sélection, *Yma o Hyd* s’installait en tête des charts iTunes britanniques en dégageant le hit de Kate Bush *Running Up That Hill*, antiquité musicale revenue en force elle aussi, grâce à la série Netflix *Stranger Things*.

Old school is the new cool

À l’exception d’un déplacement en Californie pour un amical, Ryan March, 28 ans, n’a pas loupé un seul match de son équipe nationale depuis 2013. Autant dire qu’il a vécu pas mal d’émotions avec le Red Wall, mais rien de comparable avec cet après-midi du mois de juin dernier: “Ce n’était pas historique pour

le foot gallois, c'était historique pour le Pays de Galles tout court, contextualise-t-il, encore frissonnant, derrière une table du City Arms Pub, un rade en plein cœur de Cardiff. Gareth Bale et Dafydd Iwan sont deux icônes galloises, mais les voir côte-à-côte chanter, c'est très fort symboliquement, parce qu'ils représentent deux mondes différents." De fait: d'un côté, un vieux chanteur folk indépendantiste, de l'autre, une star mondiale qui ne parle pas gallois, mais deux hommes réunis par une ritournelle et une cause commune. Car avec la qualification à la coupe du monde, les Dragons ont accompli quelque chose de complètement fou: redonner ses lettres de noblesse à l'identité locale, dont le pilier numéro un est incontestablement linguistique. C'est en tout cas l'avis de Laura McAllister, ancienne capitaine de l'équipe nationale féminine et désormais professeure de politiques publiques à l'université de Cardiff. "Les bons résultats que connaît la sélection ont redonné un second souffle à notre langue car elle l'a intégrée dans son identité et elle touche même des gens qui n'en font pas usage, analyse-t-elle. Notre nationalisme est redevenu un truc cool et le foot y est pour beaucoup." Derrière la langue s'est effectivement arrimée toute une pop culture, symbolisée en tribunes par ces hommes et femmes portant maillots rétro et bobs aux couleurs bigarrées. La sélection, elle, est pluriethnique et à ce titre, "représentative de la nation galloise moderne", abonde McAllister. En clair, pas besoin d'adorer les poireaux, d'être roux et né à Llanelli pour chanter *Yma o Hyd*. Tant mieux pour Ryan March qui, comme 73%

de ses compatriotes et l'immense majorité des joueurs de la sélection, ne parle pas gallois. Pourtant, pour lui comme pour tout le Red Wall, cette chanson est d'abord devenue un hymne officieux et fédérateur qui fait partie d'une belle histoire. Et à la base de toutes les belles histoires, il y a souvent un événement fondateur. En l'occurrence, chaque Gallois se souvient de l'endroit où il se trouvait le 1^{er} juillet 2016, aux alentours de 22h15. À cet instant précis, au stade Pierre-Mauroy de Lille, Hal Robson-Kanu contrôle le ballon, résiste à la charge de Thomas Meunier puis, d'une subtile talonnade, pivote pour éliminer ce dernier et Marouane Fellaini, avant de conclure face à Thibaut Courtois. Le petit Pays de Galles élimine la Belgique, l'un des favoris de l'Euro et signe alors un exploit majuscule en rejoignant le dernier carré. Malgré l'élimination face au Portugal, l'équipe nationale a changé de dimension. Un peu comme les Islandais, les fans gallois cramois par le soleil hexagonal vivent un été inoubliable. "Tout a changé cet été-là, parce que, pour la première fois depuis très longtemps, c'était cool d'être gallois, de se sentir gallois, confirme le professeur Martin Johnes, historien à l'université de Swansea. Et la sélection a accompli un vrai exploit parce qu'elle s'est imposée sur un terrain beaucoup plus vaste que celui du rugby, où seule une vingtaine de pays sont sur la carte."

Pendant longtemps, c'est bien le ballon ovale qui a représenté le Pays de Galles au niveau international. Alors que l'équipe de football trébuchait inlassablement lors des éliminatoires, le XV du Poireau était le refuge de la fierté nationale, mais les choses sont différentes, désormais. Ryan March vient de Bridgend (*Pen-y-bont ar Ogwr*, en VO), le berceau de Gareth Thomas, Gareth Llewellyn ou encore Dafydd James, trois légendes du rugby. Pourtant, c'est le foot qui fait battre son cœur. C'est d'ailleurs ce côté "alternatif" et traditionnellement contre-culturel qu'évoque le sport roi au sein de la société galloise qui a poussé le jeune homme à cofonder le fanzine *Alternative Wales* peu

après cet Euro béni. "Autrefois, la 'welshness' c'était vu comme un truc un peu ringard. Quand on te demandait ce que c'était, on répondait 'Tom Jones, le rugby et les moutons' et je ne me suis jamais identifié à ça, note March. C'est le foot qui lui a donné du sens, en quelque sorte. Les fans sont à la fois galloisants et anglophones. En tribunes, c'est inclusif, mixte. Et même s'il n'y a pas d'injonction à s'exprimer en gallois, je remarque que nous sommes de plus en plus à le parler spontanément, à travers quelques mots, comme "diolch" (merci en VF), dans la vie de tous les jours. En fait, on remarque que la jeunesse galloise se réapproprie sa langue et ça, vraiment, c'est super."

La fédération (FAW) n'est pas totalement étrangère à cette symbiose née entre l'équipe et son public en 2016. Ian Gwyn Hughes est un peu la voix du football gallois. Pendant des années, cet homme a suivi des matchs du championnat local, arpenté les stades champêtres aux quatre coins du pays et commenté, en anglais et en gallois, des chocs tels que Connah's Quay-Aberystwyth ou des The New Saints-Llandudno. Quand il devient, en 2010, responsable des affaires publiques de la fédé, l'homme, qui a étudié l'histoire et la politique, décide de cimenter la sélection autour de son identité nationale. C'est d'ailleurs lui qui a l'idée de faire chanter Dafydd lors des récents barrages, comme un symbole de la politique qu'il a mise en place depuis son intronisation. Car voilà plus de dix ans que Hughes tente d'insuffler l'idée que la formation aujourd'hui dirigée par Rob Page devrait être l'incarnation d'une nation souveraine. Alors, au fil des années, il multiplie les petits gestes symboliques: remplacer *Wales* par *Cymru* sur le programme des matchs par exemple, ou rendre obligatoire le fait de chanter l'hymne national *Hen Wlad Fy Nhadau* (Vieux pays de nos ancêtres), pour les joueurs. En novembre 2014, l'équipe nationale vient d'obtenir un très bon match nul au stade du Roi-Baudouin de Bruxelles. Au lieu de retraverser directement la Manche le lendemain matin, Hughes emmène ses ouailles visiter un mémorial de la Première guerre mondiale à Boezinge, situé à 150 kilomètres de la capitale belge. Sur place, Gareth Bale insiste pour rendre personnellement hommage à Hedd Wyn, un poète gallois mythique tombé lors de la bataille



Dano Lewis.



Ryan March.

Pas facile à lire,
ce drapeau.



“À l'école, si on se faisait attraper en train de parler gallois, on pouvait se retrouver avec un bloc de bois autour du cou sur lequel était inscrit ‘Welsh NOT’. Parce que cette langue était associée à la bêtise...”

Dano Lewis, cofondateur du collectif Welsh Fans for Independence

d'Ypres. Une manière de montrer que les joueurs adhèrent pleinement au projet et s'en considèrent partie prenante. Un an plus tard, ils se rendent à Aberfan, un village minier dans la région des Valleys où 144 personnes périrent en 1966 suite au glissement d'un pan de terril, “to pay their respects”. Dans les médias, le néo-Niçois Aaron Ramsey se met même à donner des interviews en gallois. Petit à petit, l'équipe apprend à faire corps avec l'histoire de son pays et fait remonter à la surface une identité souvent enfouie. Mais, si le public adhère à la manière, les bons résultats sur le terrain ne sont évidemment pas absents de l'équation, bien au contraire.

“L'indépendance n'est plus un doux rêve”

Il y a une quinzaine d'années, la sélection galloise n'était pas encore devenue le paragon du cool et le berceau d'une nouvelle identité nationale. C'était même plutôt la Bérézina: “Autrefois, quand il y avait un match, on soupirait et on se disait ‘allez, je regarde autre chose’, parce qu'on savait que la plupart du temps, on allait se faire démonter”, soupire un autre membre du Red Wall. À l'époque, les Dragons végètent en effet aux alentours de la centième place du classement FIFA, quelque part entre le Guatemala et Haïti. Pourtant, au tournant des années 2010, il se passe quelque chose: de jeunes joueurs prometteurs d'à peine 20 ans deviennent les tauliers de l'équipe. Ils s'appellent Gareth Bale et Aaron

Ramsey. Gary Speed, véritable idole devenue sélectionneur, leur confie les clés du camtar. Dans un premier temps, les résultats ne suivent pas mais le projet parvient à redonner un peu d'espoir et une certaine fierté à des fans échaudés par des années désastreuses. Mais tout change en 2012 lorsque Speed se donne la mort (voir *So Foot* 137). Une fin aussi tragique qu'inattendue, mais qui ne l'a pas empêché de garder tout son crédit auprès du public: “C'est lui qui a révolutionné la manière de jouer de l'équipe nationale, jure Ryan March. On le voit toujours comme une légende galloise ici, davantage qu'un mec comme Ryan Giggs, d'ailleurs.” Notamment parce que le fantastique ailier gauche a toujours donné priorité au rouge de Manchester United par rapport à celui de la sélection, ou encore parce que malgré la décision de sa retraite internationale en 2007, il a fait partie de l'équipe bâtie sous le pavillon de la Grande-Bretagne à l'occasion des JO de Londres cinq ans plus tard. “Cela ne veut pas dire pour autant que les anciennes équipes n'étaient pas populaires, tempère Laura McAllister. Elles parvenaient parfois à attirer pas mal de monde au stade, c'est juste qu'elles ont souvent manqué de chance pour se qualifier pour un tournoi majeur. Les matchs contre la Roumanie en 1993 (le Pays de Galles est passé à un penalty manqué de voir l'Amérique) et contre l'Écosse (en 1977, pendant la campagne de qualification pour le mondial argentin), tout le monde s'en souvient encore ici, c'est un vrai traumatisme.” Aujourd'hui, Laura, Ryan et tous

les autres fans de foot en ont fini de bouffer du pain noir. Depuis 2016, les années sombres semblent loin, comme si le Pays de Galles avait laissé derrière lui sa *lose* tout en restaurant son amour propre en tant que nation. Un sentiment qui va être renforcé en dehors du terrain par un autre événement majeur, survenu en parallèle de l'Euro: le Brexit.

Le 23 juin 2016, 51,89% des Britanniques se prononcent en effet en faveur du retrait de l'Union européenne. Un *game changer*: “Le Brexit a servi d'étincelle à la fibre nationaliste de pas mal de gens, affirme l'historien Martin Johnes, car l'image traditionnelle de la Grande-Bretagne qu'ils connaissaient a volé en éclats. Et cette idée d'indépendance est très séduisante parce qu'elle rime avec la possibilité de commencer quelque chose de totalement nouveau. Quand j'étais jeune, dans ma famille, on voyait ça comme une blague qui se racontait à table. Pour les jeunes –et surtout depuis la demi-finale de l'Euro 2016– ce n'est absolument plus le cas.” De là à imaginer un lien de causalité entre la montée en puissance d'un sentiment indépendantiste à Cardiff et les résultats de la sélection galloise? Difficile à affirmer pour Laura McAllister, mais au moins, le sujet est désormais sur la table: “Je ne dirais pas que l'équipe nationale a contribué à rendre l'indépendance plus cool, mais elle l'a normalisée dans le débat public, en tout cas. L'indépendance n'est plus un doux rêve, c'est un processus qui est concrètement réalisable.” Pas mal de supporters gallois partagent cette conviction. Dano Lewis est cofondateur d'un collectif au nom plus qu'équivoque: *Welsh Fans for Independence*. Sur la terrasse de la brasserie *Tiny Rebel*, l'une des rares à avoir réussi à exporter ses *craft-beers* à l'international, ce trentenaire à la dégaine de rockeur *old-school* commence par rappeler qu'il est originaire d'un ancien village minier en crise dans les Valleys, où il ne reste plus grand chose d'autre

désormais qu'une station-service et pas mal de misère sociale. Le genre d'endroit qui fait aussi prendre conscience qu'on a peut-être envie d'un destin différent de celui qui consiste à rester inféodé à Westminster, comme c'est le cas depuis le XIII^e siècle. À l'image de la campagne nationaliste Yes Cymru, qui existe officiellement depuis 2016, Dano et sa bande ont commencé à organiser des marches pro-indépendance en marge des rencontres de l'équipe nationale. *"Au départ, nous pensions être trois: mes deux potes et moi. C'était en 2018, avant un match contre le Danemark, à Cardiff",* rejoue-t-il. Contre toute attente, l'événement rassemble finalement une centaine de curieux. Depuis, avant chaque joute à domicile, les Welsh Fans for Independence donnent rendez-vous à leurs sympathisants sur Womanby Street, à deux pas du Millenium Stadium. *"Très vite, nous étions des centaines, puis des milliers, avec de plus en plus de maillots, de drapeaux, de bobs et de bières. Nos membres viennent de tout le pays et ils n'arrêtent pas de nous demander des stickers. J'ai l'impression de les voir partout où je me balade",* jubile-t-il en trempant le museau dans sa pinte de Cwtch, un nom purement symbolique puisque, à

"Je ne dirais pas que la sélection a contribué à rendre l'indépendance plus cool, mais elle l'a normalisée dans le débat public. L'indépendance n'est plus un doux rêve, c'est un processus qui est concrètement réalisable" Laura McAllister

l'image du *hygge* danois, il évoque une sensation de bien-être, mais ne peut pas se traduire littéralement. *"Nos membres sont un mélange de militants pour l'indépendance qui se sont découverts fans de foot et inversement, finit-il de préciser. Évidemment, les bons résultats de l'équipe nationale ont aidé à faire grandir la fanbase."* Dano a pourtant appris le gallois sur le tard, mais il en a fait son métier, puisqu'il le traduit vers l'anglais à l'université de Cardiff. Ni plus ni moins qu'un sacerdoce, même quand on n'a pas grandi dans une famille galloisante. *"Le gallois, c'est la première langue qu'on a parlée sur les îles britanniques en fait, même avant l'anglais. Et contrairement à l'Écosse, c'est une langue vivante qui est la même sur tout le territoire, rappelle Dano. Il faut s'imaginer d'où l'on revient: dans les Valleys, pendant*

la révolution industrielle, les patrons voulaient s'en débarrasser. À l'école, si on se faisait attraper en train de parler gallois, on pouvait se retrouver avec un bloc de bois autour du cou sur lequel était inscrit 'Welsh NOT', 'Ne parlez PAS gallois', parce que cette langue était associée à la bêtise et au passé, tandis que l'anglais était vu comme celle de l'avenir. Mais ça, c'est terminé, maintenant les gamins veulent à nouveau l'apprendre." Effectivement, à l'image de Dano, de plus en plus de ses compatriotes ont décidé de se plonger dans la langue de leurs ancêtres. De fait, pendant la pandémie de Covid-19, elle a compté 44% d'apprenants supplémentaires sur l'application Duolingo, un record de progression au Royaume-Uni qui l'a fait entrer dans le top 10 des langues les plus étudiées dans le pays.

Si la fédération ne s'affiche pas ouvertement pro-indépendance, elle offre à cette nouvelle identité

une caisse de résonance mondiale. Ainsi, au Qatar, les journalistes qui poseront une question en gallois en conférence de presse se verront donner le micro en premier, avant les anglophones. Un symbole fort, alors que la mort récente d'Elizabeth II a relancé le débat sur le statut du Pays de Galles au sein du Royaume-Uni. *"Le foot nous redonne confiance pour aborder des sujets très politiques tels que la légitimité de la monarchie en 2022",* indique Ryan March. Le chansonnier Dafydd Iwan assume ainsi son antimonarchisme et appelle de ses vœux, si l'hypothèse d'un Pays de Galles indépendant se concrétise, ce dernier à devenir une république, alors que Laura McAllister, de son côté, se veut bien moins radicale: *"55% des Gallois pensent qu'il faut maintenir la famille royale en place. On pourrait tout à fait envisager le scénario d'un Pays de Galles indépendant, mais avec le roi d'Angleterre à sa tête, un peu comme avec les pays du Commonwealth. Les Gallois ne sont pas plus ou moins royalistes que la moyenne, ils seraient davantage anti-establishment."* Cet argument, Dano Lewis l'entend tout à fait, puisqu'il estime qu'environ 80% des partisans de l'indépendance ont le cœur qui bat plutôt à gauche. *"Mais je pense que le mouvement nationaliste se situe au-dessus des partis, poursuit-il. Évidemment, nous pourrions en rejoindre un, mais en soi, Westminster est notre meilleure arme pour réclamer l'indépendance. On se rend compte que la politique menée par le gouvernement britannique ne fonctionne pas. Pas seulement pour nous, mais pour le pays tout entier. Les récentes manifestations contre l'augmentation du prix de l'énergie en sont la preuve."*

À l'image de milliers de fans gallois, Dafydd compte bien donner de la voix pendant le mondial. Le vieux chanteur a même été invité par la fédé pour prendre le micro dans la fanzone galloise à Doha. Évidemment, le match le plus attendu sera celui du 29 novembre... contre l'Angleterre. Parce que le drapeau à la croix de saint Georges reste, dans le cadre du sport, celui *"du vieil ennemi qu'il faut battre",* dixit Dafydd, mais aussi, parce que ce tournoi sera la plus grande occasion des supporters du Poireau de se faire connaître. Il y a ainsi fort à parier que les fils et filles du Ddraig Goch donneront allègrement de la voix au milieu du désert. Après tout, c'est d'abord à travers leur langue qu'ils se sentent exister. *"La dernière phrase du refrain de l'hymne national est très symbolique, explique Martin Johnes, qui la cite sans se faire prier: 'O bydded i'r hen iaith barhau', 'Oh, puisse la langue ancienne être éternelle'"* Puissent surtout les joueurs de Rob Page gagner un ou deux matches. ● TOUS PROPOS

RECUEILLIS PAR AJ ET JD

